en dissimulant son activité pleine de sagesse, leur confère leur beauté, leur grâce et leur perfection, parce qu'il est l'instrument de Dieu à cet effet»? Supposons même que cet homme s'aperçoive que ces phénomènes, si passionnément analysés par lui, sont la robe et les parures de cet être[1]? »

Suit alors un développement singulièrement suggestif : « Bien plus : j'admettais l'existence en plus des (bons et des) mauvais esprits, d'une race intermédiaire : les δαιμώνια, ni célestes, ni infernaux ; partiellement déchus, capricieux, versatiles, généreux ou machiavéliques, bienveillants ou malicieux, suivant le cas. Ils donnaient une sorte d'inspiration ou d'intelligence aux races, aux nations, aux classes sociales. D'où l'activité des corps politiques et des collectivités, souvent si différente de celle des individus qui la composent[2]. De là, le caractère et l'instinct des états et des gouvernements, des collectivités religieuses. Ces groupes humains, j'estimais qu'ils servaient en quelque sorte d'habitat, d'organisme, à des intelligences invisibles... Cette conception, je la tenais pour confirmée par la mention du « Prince de la Perse », chez le prophète Daniel ; je considérais qu'en parlant des « Anges des Sept Églises » l'Apocalypse en avait à des êtres intermédiaires de cette espèce » (voir note 1). Dans une lettre adressée à S.-F. Wood, en 1837, Newman s'exprimait ainsi : « La grande majorité des Pères (Justin, Athénagore, Irénée, Clément, Tertullien, Origène, Lactance, Sulpice, Ambroise, Nazianze) professe que, si Satan tomba dès l'origine, les (autres) Anges, eux, déchurent avant le Déluge, lorsqu'ils s'éprirent des filles des hommes. Tout récemment, cette vue m'a frappé comme susceptible de résoudre, remarquablement, une idée que je ne puis m'empêcher d'admettre : Daniel s'exprime comme si chaque nation avait son Ange gardien. Je me vois forcé de croire à l'existence de certains êtres, en qui sans doute se trouve beaucoup de bien, mais du mal aussi, et qui sont les principes animateurs de certaines institutions, etc. Il me semble que « John Bull », par exemple, est un esprit qui n'est ni céleste, ni infernal » (voir note 1).

On retrouve ici les *dêvas* de l'hindouisme, mais aussi les *égrégores* de l'occultisme (Éliphas Lévi en a popularisé la notion), les *schédîm* du rabbinisme contemporain de Jésus, et les innombrables « esprits élémentaux », des plus diverses traditions ésotériques : gnomes, sylvains, naïades, fées, *kobolds* et *poltergeister* — bref, tout ce « petit peuple » dont la notion jette une singulière lueur sur certaines manifestations du genre « merveilleux », et rejetées par l'Église (prétendues apparitions de la Vierge, pseudo-miracles des sectes et milieux « illuminés », etc.).

7. Le « cas » de Satan

A la lumière de certaines notions rappelées plus haut, et que nous devons surtout aux Pères grecs, nous pencherions à croire que Satan n'a pas atteint du premier coup ses profondeurs les plus vertigineuses (Apoc., 2 : 24). Les théologiens d'autrefois lui refusaient toute véritable prescience, bien que sa vaste expérience — celle, disent certains textes initiatiques, « du

1. J.-H. NEWMAN, *Apologia pro vita sua*, 6e réimpression, Londres, Dent & Sons, 1934, pp. 50-51. Aux Anges « ethniques » visés par Newman, on pourrait ajouter l'Ange de la Macédoine (Actes, 16 : 9).

2. Cette différence a souvent été analysée, avec pénétration, dans les divers ouvrages consacrés par le Dr. Gustave Le Bon, il y a quelque huit lustres, à la psychologie des foules.